

Jean Delorme
Isabelle Donegani

L'Apocalypse de Jean

Révélation
pour le temps
de la violence et du désir

Postface de Jean Calloud

II Apocalypse 12–22

LECTIO DIVINA

cerf

L'Apocalypse de Jean

Cette lecture suivie et intégrale du livre de l'Apocalypse croise analyse textuelle et intégration d'axes méthodologiques interdisciplinaires : exégèse, sémiotique biblique, ouverture sur la psychanalyse. C'est à la sémiotique biblique qu'elle doit d'approcher de manière renouvelée le type d'écriture propre à l'Apocalypse de Jean.

Résistant à toute logique rationnelle comme à toute interprétation extérieure aux parcours figuratifs de son propre tissage textuel, l'œuvre de Jean de Patmos donne à son lecteur d'éprouver le souffle et le dynamisme évangéliques qui l'habite et la structure. Comme son nom déjà l'indique – « apocalypse » ne signifiant pas malheur ou catastrophe, mais « dévoilement, révélation » –, le livre de l'Apocalypse sert le dévoilement du propos créateur de Dieu. Sa Parole, attestée et révélée en Jésus Christ, s'y expérimente comme « bonheur de lire », pour une alliance de vie et de libération. À bon entendeur de garder, pour sa joie, l'heureuse annonce du règne d'un

POSTFACE

Dieu qui, en Jésus Christ, se révèle vainqueur des idéologies idolâtres et des pratiques injustes portées par une humanité sous l'emprise des puissances du mal et de la mort.

JEAN DELORME (1920-2005) fut professeur à l'Université catholique de Lyon et conférencier apprécié à travers le monde. L'édition posthume de certains de ses travaux sur l'évangile selon S. Marc font déjà œuvre de référence (*Parole et récit évangéliques. Études sur l'évangile de Marc*, LD 209, Éd. du Cerf, 2006 et *L'heureuse annonce selon Marc. Lecture intégrale du 2^e évangile*, LD 219 et 223, Éd. du Cerf, 2008, 2 vol.).

ISABELLE DONEGANI (née en 1961) est docteure en théologie de l'Université de Fribourg (Suisse). Elle a publié en 1997 une thèse sur l'Apocalypse : « *À cause de la parole de Dieu et du témoignage de Jésus...* ». *Le témoignage selon l'Apocalypse de Jean*. Son enracinement biblique et extra-biblique. Sa force comme parole de sens (Éd. Gabalda).

LECTIO DIVINA

Prix
ISBN : 978-2-204- 08894-7
ISSN : 0750-1919
Sodis
2010-IV

POSTFACE (de Jean Calloud)

Pour une théorie du signifiant : l'Apocalypse de Jean

Je souhaite beaucoup de lecteurs à ce commentaire et, par lui, à ce grand et dernier livre qui clôt le corpus chrétien des Écritures. L'Apocalypse n'est pas un livre de circonstance, que l'on pourrait délaissier dès lors que s'éloignent de nous le moment et le contexte de sa rédaction. En tout temps d'actualité, il témoigne du passage incessant du monde premier à la seconde création.

Je n'y reviendrais pas s'il ne m'était apparu, en lisant le commentaire de JEAN DELORME et ISABELLE DONEGANI, que la considération d'une dimension "sémiotique" s'imposait au lecteur de l'Apocalypse du fait même de la nature du livre et de l'objet dont il traite, cette sorte de confrontation de Dieu et du monde. Le monde organisé, politiquement, économiquement ; le monde de la connaissance, de la puissance et de la culture. Dieu et son propos, ses moyens, ses agents, ses manières : les "signes"¹, le "sceau", la "marque", les anges messagers ou les anges justiciers, intermédiaires requis pour transmettre instructions, avertissements et pour agir avec effet. Signes contre signes², sémiotique contre sémiotique ; ainsi le récit apocalyptique déploie-t-il sa vision de l'aventure en cours dans l'espace et le temps "*du premier ciel et de la première terre*" (21, 1). S'il en est ainsi, on comprendra qu'il ne suffit pas, en ce cas, d'en appeler à une sorte de sémiotique neutre ou abstraite, qui serait juge impartial du seul fait de sa neutralité idéologique. Ce dernier livre de la Bible invite à un discernement plutôt qu'à une compréhension³, donc à un choix que les sémioticiens appelleraient "isotopique"⁴. Il s'agit de se donner les moyens de distinguer, autant que faire se peut, l'une et l'autre des deux sémiotiques convoquées dans le récit apocalyptique. De les distinguer et de les définir avec le plus de pertinence possible

J'ai évoqué, dans la Préface à cet ouvrage, la distinction qu'avait faite, dans le "signe", Ferdinand de Saussure entre le signifiant et le signifié, entre la part perceptible du signe et la part conceptuelle ; et l'opportunité que cette distinction avait offerte d'élaborer une sémiotique du signifié. Le temps n'est-il pas venu d'envisager aussi une théorie sémiotique du signifiant, distincte d'une sémiotique du signifié ? On ne s'est pas encore beaucoup interrogé sur cette ques-

¹ *Sêmeion*, "signe". Du côté de Dieu : 12, 1 et 15, 1 ; du côté des adversaires : 13, 13-14 ; 16, 14 ; 19, 20. Le terme *sphragis* est lui employé en 5, 1 ; 6, 1 ; 7, 2 et 9, 4. Ce terme, que nous traduisons par "sceau" n'est pas étranger à l'univers de la signification.

² On sait que les adversaires de Dieu font eux aussi des signes : 13, 13-14 ; 16, 14.

³ Il invite exactement à "entendre" plutôt donc qu'à comprendre, ainsi que le suggère la conclusion de chacune des sept lettres, aux chapitres 2 et 3 : "*Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux églises*". La langue grecque (comme la langue hébraïque) n'a qu'un mot pour dire entendre et écouter (*akouein*).

⁴ Le terme "isotopie" désigne ici l'homogénéité du contenu d'un discours ; elle rend possible l'identification de ce contenu. Cette homogénéité est produite par la récurrence de catégories sémiques qui signalent et stabilisent le sens. Cf. A.J. GREIMAS et J. COURTÉS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, article "Isotopie".

tion, du moins dans le champ de l'interprétation des textes⁵. La relecture du livre de l'Apocalypse, faite à l'occasion de ce commentaire de JEAN DELORME et ISABELLE DONEGANI, me fournit l'occasion de cette interrogation. Et puisqu'il importe au moins de justifier la question, je me propose ici de faire un premier état des lieux, une sorte de bref inventaire, dans l'Apocalypse, des lieux figuratifs susceptibles d'être rapportés au signifiant.

1. Le "trésor des signifiants"

*"Et je vis, sur la droite de Celui qui était assis sur le trône,
un livre écrit en dedans et par-derrrière, scellé de sept sceaux...
Et personne, au ciel ni sur la terre, ni sous la terre,
ne pouvait ouvrir le livre ni le regarder..." (5, 1-3).*

Dans le Livre que nous lisons, un petit livre⁶ ; de l'écriture donc, beaucoup d'écriture, autant qu'il est possible d'en écrire, en dedans et en dehors, à l'endroit et à l'envers. Mais un écrit sept fois scellé, à ne pas ouvrir, à ne pas regarder, à ne pas lire donc ; comme une partition en attente, comme la trace d'un propos secret, absolument. Tout le livre de l'Apocalypse est, de quelque manière, dans ce petit livre ; et le livre de l'Apocalypse n'est pas la lecture de ce "livret". Entre l'un et l'autre, nous le savons, il faudra l'intervention du "*lion de la tribu de Juda*", du "*rejeton de David*"⁷. Il faudra cette longue chaîne des actes de l'Agneau, unique "interprète" de l'écrit tenu dans la main de Celui qui siège ; "interprète" au sens le plus strict de ce terme : celui qui se prête à l'acte d'expression, qui fait sonner au plus juste la partition écrite et entendre ce qui doit être entendu ; en acte et en actions, sans recours au sens.

On aura compris que le petit livre dans le grand Livre s'interprète comme partition ; en termes linguistiques, disons qu'il est un recueil de "signifiants". Ce terme désigne précisément, dans le "signe", le donné perceptible, audible ou visible, donné de quelque manière à percevoir ou à interpréter. Pour les linguistes, à la suite de F. DE SAUSSURE, le signifiant est interprétable en termes de signifié ou de sens. On comprend que ce ne peut être, dans le contexte de l'Apocalypse, le modèle adéquat, puisqu'il n'est, en aucune manière, question de "lire", donc de comprendre le contenu du livre scellé. Je fais donc une autre proposition : les signifiants s'interprètent ici d'être simplement mis en suites ordonnées et finalisées. Ils ont, plutôt qu'un sens ou, ensemble, une signification, capacité de se constituer en chaînes et en ensembles de chaînes, jusqu'à une fin reconnue comme effet ou comme fruit.

Il se trouve que la structure littéraire de l'Apocalypse de Jean est pour une part une structure de chaînes ; ainsi les septénaires angéliques. Ce n'est pas pur hasard qu'à partir du chapitre 8 les

⁵ On sait que, dans le champ de la psychanalyse, JACQUES LACAN s'est référé à la théorie linguistique de Ferdinand de Saussure. Il a fait délibérément le choix du signifiant et en a tiré les conséquences en ce qui concerne la théorie et la pratique analytiques. Pour l'usage que fait JACQUES LACAN de la théorie du signe de FERDINAND DE SAUSSURE, voir par exemple : JEAN-PIERRE CLERO, *Le vocabulaire de Lacan*, article "Signe". On peut consulter aussi : JOËL DOR, *Introduction à la lecture de Lacan. I. L'inconscient structuré comme un langage*.

⁶ *Biblaridion* : "petit livre". Le mot est employé trois fois dans ce chapitre, à chaque fois avec de nombreuses variantes (au verset 8, *biblion...*).

⁷ Dans le livre de l'Apocalypse, l'Agneau est aussi le lion : 5, 5 et 6.

anges, ici plus acteurs que messagers, prennent le relais de l'Agneau dans cette fonction signifiante initiée par l'ouverture des sceaux.

2. Les chaînes signifiantes

Il faut en effet rendre compte aussi de deux traits de ce récit : d'une part le rôle déterminant des anges – deux des trois septénaires sont angéliques – ; d'autre part leur spécificité destructrice. Peu de livres bibliques accordent aux anges une place aussi grande. Ils sont ici essentiellement⁸, en groupes de trois ou de sept ou un par un, les agents de la déstabilisation d'un monde premier, qu'ils contribuent à fragiliser, ou à déconstruire. Leur rôle n'est pas moral, leurs interventions ne sont pas moralisatrices ; ils n'œuvrent pas à la conversion ; ils ne sont pas des agents éthiques. Les hommes, dans l'Apocalypse, ne se convertissent pas⁹ ; ils persistent dans leurs égarements et leurs fautes. Ce fait, plusieurs fois noté, interroge sur la nature des événements rapportés et sur leurs fins.

Trois particularités des interventions angéliques doivent être notées : les anges interviennent depuis l'espace céleste, d'en haut donc ; ils font tomber du ciel divers objets ou projectiles dévastateurs ; ces interventions ne produisent que des dommages partiels ou fragmentaires, sans jamais détruire l'ensemble de la terre ni tous ses habitants. Deux exemples de cette "mesure" dans les frappes des anges :

- dans le septénaire des trompettes, 7, 7-12¹⁰ :
“Et le premier sonna de la trompette, et il y eut de la grêle et du feu mêlés de sang, qui furent jetés sur la terre. Et le tiers de la terre fut consumé, et le tiers des arbres... et le tiers de la mer, et le tiers des créatures... ”.
- dans le septénaire des coupes, 16, 1-12 et 17-21 :
“... Allez et versez les sept coupes de la fureur de Dieu... ”, chaque coupe sur un lieu particulier. “Et les hommes furent brûlés d'une grande brûlure, et ils blasphémèrent le nom de Dieu qui a le pouvoir sur ces plaies, et ils ne se repentirent pas pour lui rendre gloire”.

Les anges perturbent donc la mécanique du monde et des choses et l'harmonie de leur fonctionnement. Interrogeons-nous sur ces corps étrangers qui tombent et s'en prennent à la représentation que nous avons de l'ordre du monde. Interrogeons aussi cette sorte de mesure qui préside à ces interventions, à cette précision des frappes, toujours suffisantes pour induire un trouble, parfois une confusion, mais jamais universelles ni matériellement irréversibles. Bref : les hommes ne sont jamais à l'abri de ce qui peut survenir, tomber mal à propos, se mettre en travers et les mettre dans l'embarras ; ce qui peut prendre en défaut leur assurance et la confiance qu'ils font à un ordre, à un fonctionnement logique et mécanique des signes ; ce qui peut donc déconcerter une sémiotique assurée de ses bases, de ses règles et de son objet. Ils ne sont pas à l'abri, mais ils

⁸ Pas exclusivement... Il y a des anges d'annonciation ; par exemple au chapitre 10, l'ange qui présente le petit livre ; au chapitre 22, 6-7, etc.

⁹ Ap 9, 21 ; 16, 9 ; 16, 11 ; 16, 21.

¹⁰ Il faut lire les septénaires attentivement pour juger de leur fonction et de leurs effets.

gardent la faculté de se remettre des achoppements, des dysfonctionnements de leur monde, de s’y faire (comme nous disons) et de persister à chercher et trouver des parades et des protections.

Quel est donc l’effet de ces interventions angéliques ? Le texte ne le formule pas clairement ; il le laisse entendre. En fin de compte, ou tout compte fait, c’est la représentation que nous avons de l’humanité qui est touchée, l’idée que nous nous faisons de nous-mêmes, de l’ensemble que nous formons, de ce que nous sommes ensemble du commencement jusqu’à la fin, qui est ici mise en doute. Pour le dire en peu de mots : l’humanité, là, pâtit de l’intervention des anges. L’humanité, cette représentation que nous nous sommes faite de ce qu’ensemble nous sommes. Elle n’est pas détruite dans sa réalité quotidienne et sa capacité de survivre au jour le jour ; elle perd sa capacité d’être totalisée, accomplie comme telle, de valoir en elle-même et de son propre fait. L’ouverture des sceaux par le lion de la tribu de Juda, qui est aussi l’Agneau, a sonné le glas de cette illusion que nous pouvions, et que nous pouvons encore nous faire, d’être ensemble comme “humanité”, ou de devenir par simple progrès, ce que les sémioticiens nomment l’“Objet valeur”. Le livre de l’Apocalypse est tout entier occupé à ouvrir une autre voie, à installer, si l’on peut dire, un autre programme dont la particularité tient en ce qu’il est à la fois scellé dans l’espace céleste, hors du temps et de notre espace, et déployé chez nous qui parlons. Il croise notre chemin, nos voies et nos vues, nos cultures et nos sémiotiques. Il y circule à la faveur de l’infime espace que lui laisse la parole entre le signifiant et le signifié ; ce léger décrochage qui autorise parfois le signifiant à parler lui aussi, au compte d’un Autre.

3. La finalité du signifiant : le corps à venir

*“Je suis l’alpha et l’oméga, dit le Seigneur Dieu,
Celui qui est, et Celui qui était, et Celui qui vient,
le Tout-Puissant”.*

Cette déclaration, qui se lit trois fois dans le texte de l’Apocalypse¹¹, nous éclaire ici sur deux points essentiels : sur le fait que le signifiant représente le sujet, dans une chaîne signifiante ou pour un autre signifiant¹² ; sur le fait aussi que la chaîne signifiante a affaire à un objet. Je ne veux pas dire qu’elle signifie quelque chose, ou qu’elle ait un sens, comme ce serait le cas pour une chaîne de signes ; je suggère seulement qu’elle n’est pas là pour rien.

Nous en avons confirmation à la fin du livre, dans les deux derniers chapitres, 21 et 22, qui sont à la fois un bilan des opérations et un véritable récit de création. Les signifiants, ceux du livre scellé et ceux des septénaires angéliques, conduisent ici à l’acte créateur ; ils en ont fidèlement porté le propos et gardé le secret, à la fois le mystère et la manière. Ce n’est pas le moindre des paradoxes que la création, comme acte et comme événement, soit ici le dernier et comme le fin mot des écritures. Et que nous soyons ainsi sommés de nous interroger sur l’objet réel de l’acte créateur, ainsi que sur le rapport de cet acte à notre monde et à son devenir. Seul le signifiant, discrètement et patiemment, dans les bruits et les discours de ce que nous appelons

¹¹ Ap 1, 8 ; 21, 6 et 22, 13.

¹² J. LACAN : le signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Cf. *Les Écrits* p. 835 ; Séminaire XI, p. 142. Pour l’application à l’Apocalypse : J. CALLOUD, “«Je suis l’alpha et l’oméga». L’Apocalypse à la lettre” (voir Ouvrages cités).

l'humanité, a pu porter, de la Genèse à l'Apocalypse, le secret de cette affaire, comme une création dernière.

Avant ce terme, en divers points du récit, nous pouvons entrevoir ce qui déjà s'annonce dans le sillage de la chaîne signifiante ; ce dépôt qu'elle désigne et dont elle est aussi chargée. Je retiens trois brefs passages du livre :

- au chapitre 6, à l'ouverture de 5^e sceau, sous l'autel, “les âmes de ceux qui avaient été égorgés” (6, 9-11) ;
- au chapitre 7, après l'imposition du sceau sur les 144'000, la foule que nul ne pouvait compter (7, 9-17) ;
- au chapitre 12, la mise au monde du fils de la femme (12, 1-6).

Trois tableaux annonçant de quelque manière, au chapitre 21, la venue de la Jérusalem nouvelle.

Le corps en souffrance

“Lorsqu'il ouvrit le cinquième sceau, je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été égorgés... Et il leur fut donné, à chacun, une robe blanche, et il leur fut dit de se tenir en repos encore un peu de temps, jusqu'à ce que fussent au complet et leurs compagnons d'esclavage et leurs frères qui vont être tués tout comme eux” (6, 9-11).

Le texte parle des “âmes” de ceux qui avaient été égorgés ; pas du “corps” ou d'un corps. Mais le vêtement blanc que tous reçoivent atteste, ici déjà, qu'il y a là promesse de corps, qu'il y a du corps à venir, dans la patience et la longue attente : “*jusqu'à ce que fussent au complet et leurs compagnons d'esclavage et leurs frères qui vont être tués tout comme eux*”. On sait l'attention portée, dans ce récit, au témoignage du martyr (bien que ce ne soit pas encore un temps de persécution systématique) et à cette sorte de liberté souveraine de donner, pour une vie seconde, ce premier souffle que nous tenons de la terre et des hommes. Au chapitre 14, les cent quarante-quatre milliers “*achetés de la terre et d'entre les hommes*”, qui entourent l'Agneau debout sur le mont Sion et qui chantent son cantique, le rappellent aussi.

Les foules en corps constitué

“Après cela je vis ; et voici une foule nombreuse que nul ne pouvait compter, de toutes nations et tribus, et peuples et langues, debout devant le trône et devant l'Agneau, vêtus de robes blanches, avec des palmes dans leurs mains... ceux qui viennent de l'affliction, la grande ; ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau...” (7, 9-17).

Ces foules sont là dès le septénaire des sceaux, entre l'ouverture du sixième et l'ouverture du septième ; elles apparaissent dans la suite de l'énumération des cent quarante quatre mille marqués du sceau ; en contraste avec ce dispositif strictement calibré, et comme en réplique vivante de ce modèle numérique. Après le signifiant, son temps, son ordre et sa mesure, l'effet universel et corporel. Ils sont là, “*debout devant le trône et l'Agneau*”, en attente encore : “*Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux*”. En attente et, pour nous lecteurs, en témoins du corps qui se constitue dans l'espace céleste ; comme un second temps et une forme nouvelle de la révélation.

Le corps qui vient au monde

“Et apparut un grand signe dans le ciel : une femme enveloppée de soleil... Et elle est enceinte, et elle crie dans les douleurs et les tortures de l’enfantement... Et elle enfanta un fils, un mâle, qui doit faire paître toutes les nations avec une houlette de fer, et son enfant fut emporté vers Dieu et vers son trône...” (12, 1-6).

C’est un “grand” signe. Au milieu du récit apocalyptique, après la sonnerie de la septième trompette, cet événement de toute première importance ; il concerne toutes les nations, leur statut dans l’existence et leur être à venir. L’enfant naît en contexte polémique : *“Et apparut un autre signe dans le ciel : et voici un grand dragon rouge feu... Il se tint devant la femme qui allait enfanter pour dévorer son enfant, lorsqu’elle l’aurait enfanté...” (1, 2...4)*. Signe contre signe ; sémiotique contre sémiotique : *“Et il y eut une guerre dans le ciel : Michel et ses anges faisaient la guerre au dragon. Et le dragon fit la guerre, ainsi que ses anges, et ils n’eurent pas le dessus, on ne trouva pas leur place dans le ciel... Et fut jeté, le dragon, le grand, le serpent, l’antique, celui qu’on appelle diable et Satan, celui qui égare le monde entier. Il fut jeté sur la terre, et ses anges furent jetés avec lui” (12, 7-9)*. À chacun sa place : l’enfant vers Dieu et vers son trône ; le dragon jeté sur la terre et ses anges jetés avec lui ; le signifiant au-dessus, le signifié sur la terre. *“Exultez, cieux ! Malheur à la terre et à la mer, car le diable est descendu chez vous...” (12, 12)*. Ce moment du récit est doublement décisif : quant à la structure sémiotique de notre univers d’êtres parlants, et quant à son fonctionnement. Il y a bien, comme dans le récit de la création en Genèse 1, le haut et le bas ; les eaux d’en haut et les eaux d’en bas, et le firmament pour les séparer ; le propos de création et le propos d’organisation, ainsi que le décrivent la fin du chapitre 12 et le chapitre 13 ; l’espérance d’un corps ou l’espoir d’une société “humaine” : *“Que celui qui a de l’intelligence calcule le chiffre de la bête : car c’est un chiffre d’homme...” (13, 18)*.

La nouvelle création et le corps advenu

“Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre s’en étaient allés, et la mer n’est plus. Et je vis la ville, la sainte, la Jérusalem nouvelle, qui descendait du ciel d’auprès de Dieu, prête comme une épouse parée pour son mari... Et la ville n’a pas besoin du soleil ni de la lune pour l’éclairer ; car la gloire de Dieu l’a illuminée, et sa lampe, c’est l’Agneau...” (21, 1-2...23).

Le parcours initié par l’ouverture du premier sceau s’achève ; le voile se lève sur ce qui là s’accomplit : une création, véritable et seconde, réelle et dernière, toute entière contenue dans le livre scellé et portée par l’ouverture des sceaux. Effet direct du signifiant donc, fruit de ce trésor des signifiants tenu dans la main de Celui qui siège sur le trône céleste. Pour tout dire : la création en sa vérité et en son mystère : *“Viens, que je te montre l’Épousée, la femme de l’Agneau” (21, 9)*. La création dernière : *“Et il n’y aura plus de nuit, et ils n’auront pas besoin de lumière de lampe ni de lumière de soleil, car le Seigneur Dieu luira sur eux, et ils régneront pour les éternités d’éternités” (22, 5)*. En une œuvre unique et définitive, ensemble l’incarnation du Verbe et la création du Corps.

POSTFACE

À vrai dire, nous en étions avertis, dans les trois premiers chapitres du livre, par la vision du Fils d'homme au milieu des sept lampadaires d'or, ayant dans sa main sept étoiles :

“Et m'étant retourné, je vis sept lampadaires d'or et au milieu des lampadaires quelqu'un de semblable à un fils d'homme vêtu d'une robe talaire et ceint à hauteur de poitrine d'une ceinture d'or... Les sept étoiles sont les anges des sept églises et les sept lampadaires sont sept églises” (1, 12b-13...20).

Un Fils d'homme, les églises identifiées et nommées ; chacune avec son ange, son signifiant gardien... Le livre s'ouvre donc sur la vision d'un corps, unique et multiple, comme un phénomène inédit, observable sur notre terre, dans une région particulière. Du corps et des anges, du corps et du signifiant, paradoxe auquel il importe de prêter attention et sur lequel il faut veiller. C'est une telle expérience du corps, désormais visible dans les églises, en chacune et dans l'ensemble, qui ouvre et fonde le récit apocalyptique. Le voile tombe, qui dérobaient encore l'objet réel de la création : *“Et le ciel se retira comme un livre qu'on roule...” (6, 14)*. Les lettres aux églises, qui sont aussi le premier septénaire, prennent ainsi acte, en ouverture, du corps advenu et manifesté chez nous. Elles provoquent en somme l'enquête sur les antécédents de ce fait corporel, qui ne doit rien à ce dont nous pourrions être les concepteurs ou les opérateurs. Il n'est pas sans intérêt de noter aussi que chacune de ces lettres nomme l'Esprit et renvoie à sa parole, non pas comme à un discours à écouter mais comme un son ou une voix à entendre : *“Qui a des oreilles pour entendre entende ce que l'Esprit dit aux églises” (2, 7.11.17.29 ; 3, 6.13 et 22)*.

Cet aperçu d'un parcours de lecture fondé sur la fonction et la finalité du signifiant n'a pas l'ambition d'être une alternative aux commentaires du livre de l'Apocalypse ; moins encore à celui, très consistant et documenté, parfaitement informé de l'histoire de l'interprétation ainsi que de la théorie et de la pratique sémiotiques, qui accueille ces simples suggestions. J'y renvoie donc en terminant.

Je souhaitais simplement ouvrir cette fenêtre du côté du signifiant, donc d'une problématique, dérivée de la sémiotique générale et parallèle aux sémiotiques du sens, mais encore peu prise en considération. Je remercie très sincèrement ISABELLE DONEGANI de m'avoir autorisé à m'y risquer.

JEAN CALLOUD

C.A.D.I.R. - Université Catholique de Lyon
24 décembre 2007